CONTE DE NOËL

La rafale passe en sifflant ; dans la nuit noire, on entend la tempête mugir. Jamais, de mémoire d'homme, elle n'avait été si violente, jamais si effrayante qu'en cette soirée de décembre. Là-bas, dans le lointain, on entend le torrent bondir sur les rochers qui entravent sa course et, de cataracte en cataracte, traverser en bouillonnant l'étroite gorge qui le sépare de la vallée. De chaque côté, il est bordé par une muraille de granit ; ce noir couloir coupé dans le roc est le travail des eaux ; elles ont mis des siècles à s'ouvrir cette fente. Le vent s'y engouffre tumultueusement et, dans son puissant tourbillon, arrache des sommets les sapins tout couverts de neige pour les jeter d'un seul bond au fond de l'abîme béant. Toute la forêt semble frissonner à ce choc de l'élément déchaîné ; secoués jusque dans leurs racines, les arbres séculaires font un dernier effort pour résister à la furieuse impétuosité du vent, mais, vaincus par une force supérieure, ils sont contraints de céder et de tomber... Un sinistre craquement se fait entendre, bientôt suivi d'un silence de la nature qui paraît se révolter à ce cri de désespoir. Le vent redouble, l'arbre est terrassé, il glisse le long de la montagne jusque dans le précipice, entraînant après lui la terre qui l'a nourri, déracinant sur son passage les jeunes arbrisseaux, qu'hier encore il était heureux de voir croître à ses pieds, qu'hier encore il était fier de protéger des ardeurs trop vives du soleil par l'ombre de ses grands rameaux. Dans cette conflagration générale, dans cette lutte gigantesque des éléments, la nature semble vouloir s'anéantir ; tout paraît devoir être englouti dans cette trombe de neige. L'avalanche, en grondant, s'échappe du flanc de la montagne, et le bruit sourd, lugubre, qu'elle fait dans sa chute avertit les humains du péril qui les menace. Malheur à qui se laisserait surprendre par elle !

« O Vierge, mère du Sauveur fait homme pour nos péchés, si vous abandonnez le pauvre voyageur, si vous cessez de le soutenir, de le fortifier, de le guider contre une mort assurée et inévitable, qui le protégera ? »

* *

Sur la pente abrupte de la montagne, adossée à un rocher, s'élève la hutte du garde forestier. Près d'un feu mourant, deux jeunes enfants se tiennent : l'aîné à peine a six ans. Ils sont seuls.

Le père est allé à la forêt couper quelques fagots, ramasser un peu de bois mort afin de réchauffer sa pauvre habitation, afin de réjouir par une joyeuse flambée ses deux fils : le seul bien qui lui reste en ce monde !

Ils ont bien peur, les petits !

La tourmente qui sévit au dehors avec tant de fracas leur cause les plus grandes frayeurs. Jamais ils n'avaient entendu pareil bruit. Jamais ils n'avaient assisté à pareil spectacle, et lorsqu'ils risquent un regard inquiet par la fenêtre, ils voient un tel mouvement dans la nature que tout cela les glace d'effroi. Déjà le petit sapin qu'ils avaient planté là, tout au bout de la clairière, le petit sapin qu'ils aimaient à arroser chaque jour pour le faire grandir plus vite, près duquel ils allaient, joyeux danser, folâtrer et jouer ; déjà le petit sapin, pris par l'ouragan, a été emporté.

Et puis ne leur a-t-on pas dit que le bois reculait des animaux méchants qui mangent les petits enfants, ne leur a-t-on pas dit que là, à quelques pas d'eux, sont des loups féroces, toujours affamés, qui n'attendent qu'une occasion pour se précipiter, ravir leur proie et l'emporter, palpitante, dans leur tanière ?

Si jamais le loup venait ! Si jamais, dans un effort plus puissant, la rafale balayait la pauvre cabane qui leur sert de refuge et les jetait, transis de froid, au milieu d'un désert de neige !

Oh ! oui, ils ont bien peur, ils sont si seuls !

« O Vierge, Mère du Sauveur fait homme pour nos péchés, si tu ne modères la force du vent, si ta main maternelle ne détourne le loup, contre tant de dangers, qui les protégera ? »

Blottis l'un contre l'autre, ils regardent tristement le feu mourir et s'éteindre. Hélas ! comment l'entretenir ? Le bûcher est vide et il fait bien mauvais pour sortir. D'ailleurs, le père ne saurait tarder. Il est allé tout exprès chercher du bois à la forêt. Il connaît tous les sentiers ; il est fort et robuste ; il saura résister à la tempête et revenir près de ses enfants. Déjà ceux-ci s'apprêtent à fêter son retour ; ils cherchent une parole affectueuse qu'ils lui adresseront à son arrivée pour le remercier de ses soins, le remettre de ses fatigues. Dans leur jeune imagination, ils le voient marchant sur le chemin glacé d'un pas ferme et assuré, malgré le vent et la bourrasque. Il est chargé d'un énorme fagot, et il va comme s'il ne portait rien. Ah ! il est robuste, il est fort, il est courageux, le garde forestier !

Les enfants pensent à tout cela, à bien d'autres choses encore ; puis, tout à coup, leur esprit se porte sur un objet plus triste ; leurs yeux s'obscurcissent sous un voile de larmes, et il se creuse sur leur front si pur et si candide comme un pli douloureux.

Ils se souviennent qu'au printemps passé des hommes aux allures sinistres et brusques sont venus dans la chaumière, qu'ils ont pris leur mère pour la mettre dans une caisse de sapin où elle devait être bien mal, bien serrée. Et puis, ils l'ont emportée. Oncques depuis ils ne l'ont revue... Souvent ils la réclamaient à leur père, mais celui-ci ne répondait pas : de sa main calleuse, il essayait une lame furtive ; un sanglot étouffait sa voix, et il s'en allait tout triste.

On leur avait dit qu'elle était partie pour un long voyage ; que de longtemps elle ne reviendrait, mais qu'ils la reverraient vêtue de magnifiques habillements, le front ceint d'une couronne toute fleurie de diamants et de pierres précieuses, qu'alors ils resteraient avec elle pour ne plus la quitter. Elle serait comme une grande reine, ayant des anges pour la servir.

Un jour, cependant, le père, après leur avoir fait prendre leurs beaux habits du dimanche, les avait menés là-bas, bien loin, au village ; au village où l'on voit de grandes maisons, où il y a une église si brillamment illuminée. Il les avait fait agenouiller sur la terre, devant une petite croix de bois, et l'aîné, sur cette croix, avait lu le nom de sa mère ! Un vague soupçon avait alors traversé son esprit. Qui sait si les hommes qui paraissent si méchants ne la recensaient point là, captive, sans qu'elle pût sortir ? Ah ! ils avaient prié le Bon Dieu de toute leur âme, et ils lui avaient demandé, avec toute l'ingénuité de l'innocence, de rendre leur mère bien heureuse et de la laisser au plus tôt revenir près d'eux.

A ce souvenir, un long frisson parcourt tous leurs petits membres que ne réchauffe plus la flamme morte du foyer ; ils grelottent, et, frileusement repliés sur eux-mêmes, ils demandent au petit Jésus couché dans la crèche, qui, lui aussi, doit avoir bien froid, de leur rendre celle qu'ils attendent vainement depuis de si longs jours ; puis, voyant dans leur pensée une femme près du berceau de l'Enfant-Dieu :

« O Vierge, Mère du Sauveur fait homme pour nos péchés, disent-ils, si elle ne doit point revenir, remplacez-la auprès de nous, car, sans soutien, si vous nous abandonnez, contre les dangers de la vie, qui nous protégera ? »

* *

La nuit devient plus noire ; il semble qu'un peu de calme soit revenu dans la nature bouleversée ; les rafales se succèdent moins pressées, et le vent semble perdre de sa violence. Dans la chaumière, les clartés vacillantes de la flamme se sont éteintes et les derniers tisons achèvent de fumer. Le froid gagne de plus en plus toute la mansarde. Par les ais disjointes, la bise s'engouffre glaciale. Les petits se serrent l'un contre l'autre pour se réchauffer mutuellement. Leurs mains

bleuies se pressent avec force. Oh ! qu'ils souffrent ! Ils sentent dans tout leur corps comme une brûlure intense, et la douleur qu'ils en éprouvent augmente d'acuité chaque fois que, dans l'obscurité régnant dans la nature, ils se heurtent à quelque objet. Un frissonnement saccadé secoue tous leurs membres, leurs dents claquent.

Ils ont froid, ils sont glacés.

Quand donc le père reviendra-t-il ? Oh ! qu'il tarde, ce soir ! L'inquiétude les prend ; pourquoi n'est-il pas de retour ? Ils ne veulent point aller se coucher ; ils attendent celui qui est parti pour lui sauter au cou à son arrivée. Et, de plus, n'est-ce pas ce soir que le petit Jésus passe dans toutes les maisons pour y déposer ses cadeaux. Que va-t-il leur apporter ? Il doit descendre par la cheminée, et ils sont tout anxieux, croyant, chaque fois qu'ils entendent du bruit, le voir paraître radieux et souriant...

L'engourdissement et la torpeur envahissent peu à peu leurs frères corps ; ils sentent le sommeil abaisser progressivement leurs paupières, et bientôt, n'y pouvant résister, ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre, revoyant dans leurs rêves leur père de retour, une joyeuse flambée dans l'âtre, et le petit Jésus tout chargé de bonbons et de joujoux.

« Du haut du ciel, ô Vierge, Mère du Sauveur fait homme pour nos péchés, jetez un regard de bonté sur ces petits qui sont vos enfants. Là-bas, leur joie achève de mourir ! Privés de tout secours sur terre, si vous les délaissez, qui les protégera ? »

* *

Sa hache sur l'épaule, le garde forestier était parti d'un pas alerte et décidé. En homme habitué aux rudes hivers de la montagne et aux sentiers glissants, il allait, avec précaution sans doute, mais d'une démarche assurée. Sous bois, la tempête qui rugissait sur sa tête et faisait plier les grands sapins, qui raidissait ses membres, paralysait ses mouvements, il marchait avec énergie. Son fagot terminé, il avait déraciné une vieille souche qui devait brûler joyeusement dans l'âtre. Sur l'épaule la ramée avec sa bonne hache, traînant de l'autre main le tronç araché au prix de tant d'efforts au sein glacé de la terre, il revenait, hâtant le pas, vers sa chaumière. Chemin faisant il songeait aux chers petits anges restés seuls à la hutte, qui devaient l'attendre avec impatience. Cette pensée redoublait ses forces et sa marche s'accélérait.

Cependant, l'ouragan sévissait plus furieux, plus violent. Mais, bah ! il avait vu bien des avalanches descendre de la montagne, renversant tout sur leur passage, accumulant ruine sur ruine. D'ailleurs, en longeant la clairière, n'était-il pas protégé par d'énormes rochers qui devaient opposer à la tempête un obstacle invincible ? Il entendait là-bas le torrent mugir plus sinistrement que de coutume et les grands sapins s'engloutir avec un fracas épouvantable dans l'immense abîme. Tout cela ne l'effrayait pas : il allait revoir ses enfants.

Tout à coup, un calme subit se fait, les rafales ont cessé. Mais ce n'est pas pour longtemps. Un coup de vent effroyable soulève la neige dans un violent tourbillon ; il sent tous ses membres se glacer. Pris dans le cyclone, il est enlevé de terre ; la neige lui fouette le visage. Transi de froid, il ne peut faire un mouvement, et, livré sans force au redoutable élément, il est soulevé, ballotté en tous sens. Ses pieds, qui ne touchent qu'à peine le sol, glissent sur les pentes glacées, il tombe, il roule, et, de chute en chute, il arrive au bord du précipice. En bas gronde la rivière en courroux ; ses flots bouillonnants et tourmentés font entendre un sourd et terrible murmure et semblent réclamer une victime. Encore une minute, une seconde, et le garde forestier, suspendu sur l'abîme, y roulera à son tour, irréparablement perdu...

Plus d'espoir ! L'élan donné par la chute l'emporte, il ne peut se retenir, et, soudain, la terre manque, le vide se fait sous lui. Un cri de désespérante alarme sort de sa poitrine, cri de douleur et de souffrance... puis on entend là-bas, le bruit d'un corps qui tombe et qui se brise...

(Voir page 540)